N° 18 MAI-JUIN 1948

Le Cempuisien

Bulletin de l'Association des Anciens Élèves
de l'Institution Départementale Gabriel Prévost

Le Siège social est ouvert de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h., sauf les samedis, dimanches et jours fériés. Il est fermé du 1er au 31 août en raison des vacances.

SIEGE SOCIAL:
6, rue de Louvois, Paris-2e — Tél. : RIC. 65 69

PRÉSIDENT :
M. MARANDE, 68, rue Championnet (18e)

Adresser les offres d'emplois à Mme dont la présence au Siège est assurée tous les jours de 9 à 11 h. et de 16 à 19 h les mardis et jeudis.

PROMENADE DE LA PENTECOTE

Inauguration d'une Plaque Commémorative en l'honneur de nos camarades morts pour la France (1939-1944)

Lettre à une Cempuisienne

Ma chère Suzanne,

Pressentie par M. Marande, notre Président, pour faire le compte rendu de notre fête annuelle de la Pentecôte, je vais mettre à l'épreuve ma mémoire qui est plutôt défaillante, et, avec l'aide du programme de cette fête, j'espère pouvoir retracer ces deux jours passés dans le cadre de notre enfance.

Je te dédie ce récit ainsi qu'à tous nos amis qui, pour différentes causes, n'ont pu être des nôtres à cette sortie.

Voici le dimanche matin, chacun comme moi s'active aux derniers préparatifs.

Nous avons rendez-vous à la gare où notre camarade Dugué et mon frère Alfred (Frédo) sont déjà à leur poste pour la distribution des billets. Bientôt notre petit groupe s'élargit et les conversations vont bon train. Pour ma part, n'étant pas retournée à cette sortie depuis la guerre, je retrouve avec plaisir des visages oubliés. Après une attente qui passa rapidement, nous voilà sur le quai à la recherche du wagon loué pour nos participants. Nous ne sommes pas très nombreux car plusieurs de nos camarades sont partis la veille par le train ou bien en vélo, d'autres par le car.

Le train s'ébranle, des rires fusent, vive ces deux jours de repos et de gaîté !

Les stations se suivent et les langues ne chôment guère. Ultime point de repère, voilà le moulin de pierre qui borde la voie ferrée; alors chacun prépare ses bagages et cherche à découvrir, dans la verdoyante vision qui défile sous nos yeux, les grands arbres sombres qui nous indiqueront le domaine de l'Institution.

Grandvilliers ! la gare est toujours semblable à celle que nous avons connue. C'est dans la ville que nos yeux ne retrouvent plus l'image familière.

Au lieu de prendre le chemin face à celui de la gare, nous décidons de traverser la ville, afin de constater les dégâts subis durant la guerre. Cette ville, si animée auparavant dans sa rue centrale, ressemble à un village avec ses nombreux emplacements d'herbes folles faisant place aux maisons détruites. Sur la place, où l'église subsiste, des baraques de planches remplacent les magasins où nous aimions faire nos emplettes. Plus d'Hôtel-de-Ville ! Tout cela a disparu ! Nous partons à la recherche d'un vieux surveillant de l'école qui demeurait dans ces parages. Les maisons de sa rue ont été rasées et lui est mort depuis trois ans, anéanti de douleur par la perte de son foyer.

Quittant la ville si touchée, nous gagnons la campagne. Par un chemin de traverse nous nous dirigeons vers l'Institution, faisant allègrement les trois kilomètres qui nous en séparent.

La campagne est jolie et sent bon. Le soleil étant de la fête, c'est le cœur joyeux que nous saluons les murs qui entourent la propriété. Le petit sentier qui longe le mur rappelle à mes souvenirs les bonnes parties que nous faisions sur ses talus. Nous reconnaissons au passage quelques bâtiments qui n'ont guère changé; mais d'autres sont nés et, lorsque nous serons en vue de la cour d'honneur, nous constaterons que les dortoirs de filles sont en grande transformation. C'est dans un de ceux-ci que M. le Directeur a fait monter quelques lits où les femmes et les enfants

passeront la nuit. Je suis de celles-là et, quoique ne fermant guère l'œil, éveillée par mes souvenirs, j'ai beaucoup de plaisir à me retrouver dans le dortoir qui m'accueillit à mon entrée à Cempuis.

Après un bout de toilette, vite nous gagnons ce qui fut l'ancien parc et qui est, maintenant, une grande cour de ciment, où les enfants peuvent s'ébattre en toutes saisons. Néanmoins, je jette en passant un regard de regret sur cette partie de l'établissement où j'ai joué et rêvé à de grandes aventures parmi les grands arbres qui ombrageaient nos jeux. J'ai trouvé cette cour plus froide d'aspect, et plus chaude de température. Mais vite je suis reprise par mon enthousiasme qui ne me quittera pas durant ces deux jours.

Malgré les difficultés vestimentaires, les enfants sont gentiment habillés, leur costume n'a pas cette marque « uniforme d'internat » que nous avons connue. Je les ai trouvés aussi plus expansifs et affectueux. Peut-être n'est-ce qu'« une impression d'ancienne » !

Dans la grande salle du réfectoire, toute parée de guirlandes fleuries confectionnées par les élèves, sur les conseils d'une maîtresse, un excellent et copieux déjeuner nous attend. Nous prenons place autour des tables de marbre, sur les bancs qui nous virent tant de fois nous asseoir durant les nombreuses années passées en ces lieux. Au centre, une table où M. le Directeur préside, entouré de ses collaborateurs et de nos camarades membres du Comité. A la fin du repas, M. Marande prononce quelques mots pour remercier Madame et Monsieur Contini, le personnel enseignant et le personnel de service qui, tous se sont ingéniés à nous rendre le séjour le plus agréable possible.

Puis M. le Directeur prend à son tour la parole. Il nous dit combien tous ont à cœur de nous bien recevoir. Il nous annonce le départ prochain de trois de nos excellents maîtres : Mme Denizard, Mme Jacquelin et M. Roger qui prennent leur retraite cette année. Espérons que nous aurons encore le plaisir de les retrouver au milieu de nous au cours de fêtes futures.

Un ban en leur honneur clôture ce déjeuner où nous avons bu du bon café. Sans interrompre nos conversations, nous quittons la salle et faisons plus ample connaissance avec les enfants qui jouent dans le parc, en attendant la fête qui va se dérouler dans le préau. Dans ce dernier les places sont prises d'assaut et je dois d'avoir assistée de près au spectacle à l'aimable invitation de Mme Roger qui me permet d'occuper la place de notre cher professeur qui dirige avec maîtrise les enfants faisant partie des chœurs.

Le programme est parfait. Pour débuter, Mme Lessertisseur charme notre oreille par une *Etude en do mineur* de Chopin. Puis mon cœur bat plus vite en reconnaissant le chœur que les élèves chantent : *Tambourin*, de A. Chapuis. Ensuite c'est un chant mimé par des tout petits dans : *Le petit chemin de fer*. Ils sont adorables de gentillesse. *La demande en mariage*, duo par Jean-Pierre Cornet et Odile Loriot nous permet d'admirer la voix du jeune prétendant. La chorale à nouveau se fait entendre dans deux berceuses populaires : *O Cinciarella*, (berceuse corse) et *Aurixoa Seaskean* (berceuse du pays basque). Ces chants sont parfaits. C'est Geneviève Cornet, sœur de Jean-Pierre, qui nous interprète *La Calomnie*, de Beaumarchais; elle s'en tire très bien. Deux ravissantes fillettes apparaissent sur scène, dans *Poupées*. Beaucoup de petite mamans voudraient en avoir de semblables. Mais quels sont ces visages de bandits à la démarche rampante ? Ce sont des mandoliniers qui interprètent *Le Régiment des Mandolines*. Le rôle des carabiniers est tenu par de charmantes jeunes filles vêtues en gitanes. Elles ont beaucoup de grâce et ma foi les deux troupes finissent par s'entendre. Puis les chœurs nous font entendre *La Voix du Cor*, de Silcher et *Le Point du Jour*, de R. Pugno. Comme il n'y a plus de fanfare, faute d'instruments, la chorale est mise souvent à contribution.

Ces chants terminent la première partie. A l'entr'acte il y a une distribution de goûter à tous les enfants, même à ceux des visiteurs. Ces derniers apprécient et remercient la direction de l'école pour ce geste de tendre hospitalité. Vite nous regagnons nos places pour la deuxième partie du spectacle. C'est à nouveau Mme Lessertisseur qui interprète au piano *Kreslariana*, de Schumann. Dans de gentils décors, brossés par de dévoués maîtres, une mignonne petite Marianne, assise sur son âne, nous fait revivre *Marianne s'en va-t-au Moulin*, tandis qu'un moulin miniature agite ses aîles. C'est ravissant et cette saynète plaît à tous, petits et grands. Michèle Rolland nous parle ensuite des *Vieux Chats*.

La Ronde des Métiers est agréablement interprétée par les élèves du cours élémentaire. Tous, du mitron au ramoneur, de la marchande de mouron au marchand de chiffons sont applaudis et même bissés. Notre jeune ténor Jean-Pierre Cornet nous récite à présent *Les Genêts*.

Maintenant, c'est la pièce de résistance, avec *Le Commissaire est bon enfant*, de Courteline, jouée par des élèves du cours complémentaire, sous la direction de M. Thiébeauld, surveillant, qui interprète avec art le rôle difficile du fou. Tous ont un jeu parfait et sont chaleureusement applaudis. Deux élèves nous récitent ensuite *Monsieur Prudhomme*, poème de Verlaine. Puis, toute gracieuses, de grandes jeunes filles font vivre sous nos yeux les chants et danses de nos provinces françaises dont elles portent les costumes. Elles sont rappelées et acclamées. Pour terminer ce charmant spectacle la chorale entonne *Le Sapin vert*, mélodie populaire scandinave, et *Le Chant du Meunier*, chant populaire de Calvès. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de

la justesse de ton des chanteurs, de leur bonne interprétation, ou de la façon impeccable dont le chef les conduit. Les uns et les autres méritent les applaudissements qui clôturent ce programme de choix.

Tandis que l'on se dégourdit les jambes en se promenant dans la propriété, les enfants vont prendre leur repas pour laisser le réfectoire à notre disposition et nous permettre d'apprécier le copieux dîner qui nous est servi. Mme et M. Contini nous font l'honneur et le plaisir d'assister avec leurs enfants à chaque repas. Il se fait tard. Tandis que les élèves vont se reposer d'une journée si bien remplie, des visiteurs gagnent leur lit; d'autres vont faire un tour au bal du village, c'est presque devenu une tradition.

Au matin, tout le monde est tôt levé. Les filles d'abord, les garçons ensuite se dirigent vers les douches mises à notre disposition. Il fait beau, les oiseaux chantent dans le bois que nous longeons (ils sont Cempuisiens), l'air est parfumé. Après nos ablutions, nous nous dirigeons vers le réfectoire où nous attend un bon chocolat, avalé avec appétit. Les bavardages et les rires reprennent.

Cette deuxième journée est employée à visiter les différents services de l'établissement. Cette visite m'a ravie. Ces jolis dortoirs aux tons clairs (rose, bleu, vert, jaune), aux parquets bien cirés, garnis de fleurs, sont des endroits merveilleux pour y faire de beaux rêves. Les poupées sur les lits des fillettes ont l'air de ravissantes « Belles au bois dormant ».

J'ai beaucoup aimé également la visite de la classe de M. Volle; cet instituteur nous donna d'utiles renseignements sur le travail de ses élèves.

Nous avons visité les ateliers de mécanique et de menuiserie où, de jeunes maîtres, pleins d'ardeur, initient les garçons pour en faire d'excellents ouvriers. La maîtresse de couture étant souffrante, nous n'avons pu qu'admirer les travaux des filles dans une vitrine.

Nous visitons ensuite la salle des douches dont nous avons fait connaissance plus amplement le matin.

Mais voici qu'il est 10 h. 30. Nous nous rendons dans la cour d'honneur, pour inaugurer la pose de la plaque portant les noms de tous nos camarades morts durant cette dernière guerre, plaque faisant pendant à celle des tués de la guerre 1914-18. Notre Président, dans un discours reproduit *in-extenso*, cite les disparus et donne lecture de l'ultime lettre d'adieu de l'un d'eux, Jean Alézard, fusillé par les Allemands, le 11 avril 1944, à l'âge de 27 ans. Dans cette lettre, notre pauvre camarade nous envoie un dernier adieu, ainsi qu'à notre école, fier d'avoir été élève à Cempuis.

M. Contini prend à son tour la parole et retrace quelques souvenirs sur chacun des disparus. Parmi ceux-ci figure le fils de notre bon maître, M. Videau, fusillé à l'âge de 20 ans. Parmi les enfants qui nous entourent, trois pleurent un papa qui fut un de nos bons camarades d'études : Camille Heinrick. Je vois sa grande fille fondre en larmes. Il fait très chaud et cette cérémonie remue tant de peine dans nos cœurs qu'une jeune assistante s'évanouit.

Deux de nos camarades déposent une gerbe au nom de notre Association, et notre sympathique ami Duhomme fleurit chaque plaque d'un bouquet. Les noms de tous ces camarades resteront gravés à tout jamais dans le marbre et dans nos cœurs. Puisse leur mort n'avoir pas été inutile.

Avant la cérémonie nous avons eu le plaisir d'admirer les performances des jeunes gymnastes, sous la paternelle direction de M. Charrière qui prodigua ses conseils et son dévouement à de nombreuses générations d'élèves. Lui aussi mérite bien les applaudissements qui saluent ses élèves.

L'air vif de la contrée creuse les appétits; aussi les tables sont vite garnies de convives quand arrive l'heure du déjeuner. Après nous être restaurés nous adressons nos chaleureux remerciements au personnel de cuisine qui s'est dépensé sans compter pour nous bien recevoir. Un ban impeccable en leur honneur est battu.

Une voix frêle, mais combien musicale, s'élève; c'est le neveu d'une de nos amies qui entonne à notre intention, un chant qu'il a appris pour cette occasion et que nous connaissons tous. Nous ne pouvons nous quitter sans chœur. D'où le chant est-il parti ? De la table d'honneur je crois, où préside M. le Directeur que je vois chanter également, et tous se joignent à l'expression de ce bonheur général. Ma foi, je ne crois pas que M. Roger serait mécontent, c'est assez juste et tous les couplets y passent.

Le tantôt, un match de football est prévu entre l'équipe des minimes du Red Star Olympique de Paris et l'équipe des élèves de l'I.D.G.P. Je ne te parlerai pas de ce match car je n'y ai pas assisté. Malheureusement, un jeune joueur de l'équipe visiteuse a été assez sérieusement touché qui nécessite son transport à l'hôpital de Grandvilliers.

Il se fait tard, déjà des voyageurs ont quitté l'école. A mon tour je pars grouper mes bagages et rechercher mon fils qui vagabonde dans le bois avec deux camarades élèves. Ils ont peine à se séparer. Je quitte notre petite patrie avec regret et Pierrot me dit : « On reviendra, n'est-ce pas, maman à Cempuis ? J'aime bien m'y amuser dans le bois ! ». Ce bois où nous avons fait tant de merveilleuses découvertes jadis : noisettes, coucous, anémones, pervenches et les odorantes jacinthes ! Aussi, je me promets d'y revenir l'an prochain.

La route me paraît plus longue. Je n'ai plus d'ailes pour me porter. Nos groupes se sont clairsemés. Enfin, nous retrouvons quelques camarades à la gare, mais la fatigue nous gagne et l'entrain n'est plus le même. Le retour est un peu morose, les soucis nous reprennent. A la gare du Nord

nous nous quittons, et tout semble terminé. Les fins sont toujours un peu tristes.

Mais tout recommence déjà, puisque ces agréables moments me permettent de te retracer nos deux journées de Pentecôte 1948.

Les souvenirs d'aujourd'hui s'ajoutent à ceux d'hier, jalonnent notre route cempuisienne, et nous rappellent qu'avec une âme et un cœur fraternels, il est plus facile de vivre, comme il fait bon de vivre; d'aimer, comme il est bon d'aimer. SOLANGE.

Cempuis, le 22 mai 1948.

Monsieur le Président,

C'est avec joie que nous venons remercier de tout cœur nos Anciens du beau geste qu'ils ont eu.

La collecte faite au réfectoire parmi les généreux présents, jointe au produit de la vente des programmes a bien augmenté le montant des caisses de nos Coopératives de classes et de la Caisse générale.

Grâce à ces sommes nous pourrons nous procurer divers objets qui nous rendront service, nous instruiront et nous seront agréables.

Nous vous remercions également d'avoir offert des délicieux caramels à nos camarades les moins gâtés. Beaucoup d'entre nous y ont goûté car ceux qui les ont reçus ont bon cœur.

Au nom des Coopérateurs, nous vous renouvelons nos remerciements et nous vous prions d'accepter nos meilleures amitiés respectueuses.

Les élèves de la classe du C.E.P.

Discours du Président de l'Association

Monsieur le Directeur,
Mesdames, Messieurs,
Mes chers amis,

C'est avec une émotion intense que je prends la parole aujourd'hui afin de remplir le devoir qui nous incombe de perpétuer la mémoire de nos chers disparus et prouver, à ceux qui leur sont chers, que nous ne les oublions pas.

Vous verrez, par les noms gravés sur cette plaque, que la liste de nos héros est longue et que notre cher Cempuis — comme déjà à la précédente guerre — a apporté son lourd tribut à la cause de notre France invaincue grâce à leur sacrifice consenti librement et sous l'impulsion d'un idéal de liberté qu'ils ont placé au-dessus de tout.

Sur la fin de beaucoup d'entre eux nous ne savons que peu de choses; mais, ce que nous savons tous, c'est que, par leur conduite, ils ont grandement honoré notre chère maison; rendant ainsi hommage à l'éducation qu'ils ont reçue et ont su se montrer des hommes courageux et forts.

En lisant leurs noms, nous les revoyons enfants, lorsqu'ils étaient au milieu de nous, avec leur insouciance et tout l'espoir qu'ils mettaient en la vie, ignorants encore de leur force et de la grandeur du sacrifice qu'ils seraient appelés un jour à consentir.

Il y a 28 ans, mes chers amis, c'était le 24 mai 1920, nous étions déjà réunis pour inaugurer cette autre plaque, commémorant la mémoire de nos camarades tombés au cours de la guerre 1914-18 que l'on disait être la « der des der ».

Je revois encore, comme si c'était hier, mon ami Loiseau, alors Président de l'Association disant, à cette même place, combien nous étions émus à la pensée de tous nos camarades ainsi disparus, mais toujours présents à notre mémoire. Ce jour-là, nous étions entourés de plusieurs membres de la Commission administrative et en particulier de M. Ferdinand Buisson que nous pouvons, sans irrévérence, appeler notre « grand-père », car il était l'aîné et le premier organisateur de notre maison, étant l'exécuteur testamentaire et ami de Gabriel Prévost, et je profite d'être aujourd'hui ici, avec vous tous, pour vous demander d'associer son nom dans vos cœurs à la vénération que nous apportons à nos camarades disparus.

La manifestation d'aujourd'hui n'aura pas la même physionomie que celle de 1920; notre Président d'honneur, Urban, étant au dernier moment dans l'impossibilité de venir, m'a chargé de l'excuser; mais, avec M. le Directeur, les Professeurs et tout le personnel de l'Institution, nous nous trouvons plus intimement rassemblés et cela, pour nous, a une très grande valeur. C'est notre fierté, à nous, Anciens Elèves, de savoir, comme nous le disait dernièrement une personne amie de notre Amicale, qu'il n'y a pas ailleurs, dans les autres associations de ce genre, la considération et l'amour fraternel qui unit tous les Cempuisiens.

Il se peut que notre liste déjà longue, soit incomplète; mais, malgré nos différents appels, nous n'avons pu recueillir d'autres noms et, s'il en est qui nous sont inconnus, nous saurons leur donner la place qui leur revient dès que nous serons informés de leur destin.

Que nos jeunes camarades :

Thiévant Christian, lieutenant F.F.I., mort en chassant l'ennemi de France; que Wauthier Robert, mort sur les barricades; que le jeune Videau Henri, arrêté par les boches pendant leur déroute et fusillé séance tenante; que nos camarades Alliot Roger, Couturier Jean, Denis René, Heinrich Camille, Manet Daniel, Paris Roger reçoivent, en ce jour, le salut fraternel et l'hommage que nous leur adressons.

Ayant eu des détails plus circonstanciés sur la fin de nos camarades Proud'hon Louis et Alézard Jean, je les citerai en dernier, afin de vous retracer ce que fut leur courage et aussi leurs souffrances.

Proud'hon Louis, arrêté le 28 août 1941 à la sortie de son travail, fut remis aux mains des Allemands. Après avoir subi pendant 72 heures un interrogatoire et toutes les tortures que ce mot représente; se retrouva à la prison de la Santé, pantelant, brisé et ensanglanté, mais pas vaincu. Il avait eu le courage de tout subir mais

n'avait pas parlé. Jugé ensuite sommairement, il fut condamné à 15 ans de travaux forcés. Après un séjour de deux ans à Fresnes puis à Fontevrault, il fut envoyé au camp de Mathausen, un des plus pénibles qui existaient où il mourut des mauvais traitements et d'épuisement le 16 janvier 1945.

Alézard Jean, lieutenant de Francs-Tireurs et Partisants, arrêté comme résistant, jugé et condamné à mort, fut fusillé au Mont-Valérien le 11 avril 1944.

Au matin de son dernier jour, il écrivait à sa sœur, notre camarade Henriette Prioville, une lettre où il fait ses adieux à tous et dont voici certains passages :

Chère Henriette, chers Frédo et Louis,

Vous étiez mes frères et sœur, et la peine que je vous cause sera cruelle. Surtout, faites que maman soit consolée, c'est tellement dur pour elle. Dans deux heures, avec vingt camarades, je serai fusillé. Je meurs comme tant d'autres déjà pour que la France soit heureuse. J'adresse un dernier salut à nos amis, ainsi qu'à Cempuis dont je suis heureux d'avoir été élève. Il est évidemment dur de mourir ainsi, sans pouvoir embrasser ceux que l'on aime, mais mon sacrifice ne sera pas inutile...

....

Bientôt la guerre va finir, la victoire est proche et Frédo et Louis reviendront. Cette victoire sera un des grands pas vers une société meilleure et mieux armée contre un retour à de telles situations. A chaque 14 juillet, jour de mon anniversaire, pensez à moi et dites-vous bien que je ne regrette rien de mon sacrifice, bien que j'aie le cœur serré de vous quitter ainsi. Si maman pouvait avoir un petit-fils elle supporterait mieux sa douleur. Enfin l'heure approche où je vais rejoindre ceux qui, déjà, payèrent de leur vie un trop grand amour pour la vraie France. Je meurs la conscience tranquille : personne n'est tombé à ma suite. Ma volonté de communiste français est de ne pas vouloir de tuerie après la victoire, mais de châtier de la seule façon qui s'impose, les traitres à notre Patrie qui nous ont livrés. Devant la mort, je vous souhaite une vie heureuse; soyez forts et forte.

....

Je vous embrasse tous, et en mourant je vous crie : Vive la Liberté, Vive la France !

Adieu. JEAN.

Les quelques phrases de cette lettre que j'ai volontairement omises, avaient un caractère intime et personnel.

Ainsi, par ces dernières relations, nous nous rendons mieux compte combien fut grand leur courage et immense le don qu'ils nous ont fait. Quelles que soient les circonstances plus ou moins difficiles de notre vie actuelle, nous ne pouvons que prendre exemple sur eux.

A leurs parents, à leurs frères et sœurs, à leurs enfants, nous disons aujourd'hui combien nous sommes de cœur avec eux et nous les réunissons tous à l'élan de sympathie et d'admiration que nous ressentons à l'appel de leurs noms :

Mes chers camarades :

Alézard Jean, Alliot Roger, Couturier Jean, Denis René, Heinrich Camille, Manet Daniel, Paris Roger, Proud'hon Louis, Thievant Christian, Videau Henri, Wauthier Robert; au nom de tous les Cempuisiens, anciens élèves, élèves actuels et futurs, ainsi qu'au nom de tous ceux qui nous ont assez aimés pour nous façonner à la vie, je vous salue et dis avec vous : Vive la Liberté !

Discours de M. Contini Directeur de l'Institution

Mes chers amis,

Pentecôte 1948. Les Cempuisiens se retrouvent dans la chère maison de leur enfance. C'est la troisième Pentecôte depuis que les Allemands ont quitté l'Institution Prevost, qu'ils occupaient en maîtres.

Alors, juste à cet endroit, au-dessus de cette porte, flottait une immense bannière rouge, le drapeau d'Hitler, avec sa croix gammée.

Les formations S.S. se succédaient, plus ou moins tolérables, chantant ou vociférant tour à tour, seigneurs des lieux.

Ceux d'entre nous qui avaient pu rester là, écoutaient, anxieux, le bruit sourd et de plus en plus rapproché du canon.

Qu'allait-il advenir de Cempuis ?

Les bois voisins de Saint-Maur, bourrés de munitions, pouvaient nous faire craindre de durs combats... et voici que le 31 août 1944, au matin, nos occupants brusquement avertis de l'avance alliée plus rapide qu'ils ne l'avaient escomptée, embarquaient en hâte leurs blessés, entassaient leur matériel.

A cinq heures, dans l'après-midi, les dernières voitures fuyaient. Quelques heures plus tard, visages ouverts et mains tendues, les Anglais arrivaient à Grandvilliers. Nous étions délivrés, notre Cempuis était libéré.

Maintenant ne flotte plus la bannière d'Hitler avec sa croix gammée; mais à côté des noms que le temps effaçait déjà des morts de l'autre guerre, d'autres noms, sur le marbre, ont été gravés.

La famille cempuisienne, au cours de cette rude lutte qui a libéré notre maison, comme elle a libéré le pays, a perdu plusieurs de ses enfants :

Jean ALEZARD, au regard bleu qu'une volonté têtue rendait tout à coup plus intense;

Roger ALLIOT, le grand garçon un peu mou;

Jean COUTURIER (Jean CASSELEUX), jovial et doux;

René DENIS, rêvant de mer et de voyages;

Camille HEINRICH, dont nous retrouvons le sérieux et la gentillesse dans le visage de Michèle, sa petite fille;

Roger PARIS, rieur et qui charmait ses camarades avec son harmonica;

Louis PROUDHON, au beau visage déjà grave;

Christian THIEVANT, notre Christian, dont l'intelligence se paraît de malice;

Henri VIDEAU, né dans nos murs, et pour qui sa maman formait les plus beaux rêves;

Robert WAUTHIER, le Wauthier au teint clair, entre ses frères aux visages bronzés.

Je veux les évoquer ici, en cette réunion tout intime, où nous apportons notre affection, notre chagrin et notre gratitude.

C'est pour nous, qu'avec l'intrépidité et la prodigalité de la jeunesse, ils ont offert à la patrie leurs projets, leurs espoirs et leur vie riche de promesses. Fantassins de 1940, matelot, F.F.I., résistants, la mort les a pris, au cours des années de combat, sur les théâtres de lutte du monde, à Dunkerque, en Indochine, à Mers-el-Kébir, au Soudan, dans les camps allemands, sur une barricade parisienne, dans les bois d'Offoy, aux portes mêmes de cette maison.

La paix n'est pas encore tout à fait revenue sur la terre; car dans ce monde ravagé, deux grandes puissances se dressent l'une devant l'autre, qui s'observent et qui grondent.

La crainte de la guerre hante encore les esprits, crainte décuplée par les horreurs trop connues et par la vision apocalyptique de ce que réaliserait une autre conflagration.

Entre le fatalisme découragé de ceux qui désespèrent et la sombre exaltation qui prépare inéluctablement aux suprêmes combats, apparaît une lueur : c'est l'élan des peuples vers une construction plus harmonieuse du monde ou les nations; pliant leurs divergences de races, de langue, de tradition et d'intérêts, constitueraient une fédération dont les buts seraient l'amélioration de l'homme et la construction de la paix.

Hier encore, utopie,
Espoir d'aujourd'hui,
Réalité, peut-être, demain.

Devons-nous assister, étrangers, à ce grand projet ?

Dans ces gigantesques problèmes, la part de l'un d'entre-nous est infime; elle n'est pas négligeable : la goutte d'eau et le grain de sable sculptent la face de la terre.

Pensons à ceux dont nous évoquons le souvenir : le geste de chacun semblait perdu dans l'immensité de la guerre; s'ajoutant à celui de beaucoup d'autres, il a été décisif et a changé le destin de la France.

Permettez-moi de citer les paroles que Ferdinand Buisson, le tuteur et l'âme de cette maison, l'ami et le conseiller de son fondateur, adressait à Gabriel Prévost.

« Il y a un bonheur plus grand que celui du succès. C'est le bonheur de celui qui commence, qui entreprend, qui croit, qui ose. Et ce bonheur, il l'a connu. »

Nous voulons croire que nos jeunes amis, qui ont osé, entrepris, lutté, sans espoir de récompense, ont connu ce bonheur, eux aussi, et qu'il a été pour eux un réconfort dans leurs épreuves et leurs souffrances.

Puisse leur exemple de courage, de solidarité et de foi en un avenir meilleur, vous inspirer et inspirer toute la grande famille cempuisienne.

Impressions

C'est à la fin de la matinée de lundi qu'eut lieu l'inauguration de la plaque consacrée au souvenir des Anciens Elèves morts pendant la guerre 1939-1945. Cérémonie toute simple, mais combien touchante.

Derrière les enfants massés autour du perron central de la cour d'honneur prennent place tous les « anciens » présents à Cempuis, les parents n'ayant pas regagné Paris, le personnel de l'Institution et quelques amis venus de l'extérieur.

Après l'exécution par les chœurs de l'« Apothéose » de Berlioz, Michèle Heinrich, la fille de notre regretté Camille, fait tomber les voiles qui recouvrent les plaques de marbre, celle de 14-18 et de celle de 39-45, et les fleurit l'une et l'autre. Odette Créteau et Maurice Bertau déposent alors la magnifique gerbe de l'Association des Anciens Elèves.

Du perron qui sert de tribune, M. Marande et M. Contini prononcent les émouvants discours que l'on peut lire dans ce numéro du *Cempuisien*. Bien des yeux se sont mouillés à la lecture de l'admirable dernière lettre de Jean Alézard.

Un deuxième chœur, « Home sweet home », termine cette pieuse cérémonie.

Souhaitons que les jeunes lisent quelquefois les noms de leurs « anciens » disparus et leur accordent une pensée de respectueuse reconnaissance.

Et exprimons le vœu — qui fut sans aucun doute celui de nos morts — que soit close à jamais l'ère des tueries entre les peuples. *Un ami de Cempuis.*

ANNIVERSAIRE DE G. PRÉVOST

Tous les ans à pareille époque est célébré l'anniversaire de la mort de notre Bienfaiteur Gabriel Prevost.

Donc une délégation des plus réduites de votre Comité débarqua en gare de Grandvilliers ce samedi 24 avril. Elle était conduite par notre Président Marande, et comprenait notre jeune ami Lambrecht et moi-même, heureusement que s'est jointe à nous notre camarade Odette Cambuzat, car nous aurions à nous trois fait grise mine. Trois direz-vous ! c'est peu, je suis de votre avis.

11 h. 15, nous arrivons dans notre chère maison où nous retrouvons M. le Directeur qui nous fait part d'une communication de notre ami Reisser qui a raté son train, notre jeune camarade Dugué a dû avoir le même ennui car, comptant sur lui, nous ne l'avons pas vu.

Tout de suite, empruntant la grande allée qui mène au caveau, nous suivons le cortège que font les enfants suivi de tout le per-

sonnel. Un à un nos petits camarades déposent à l'entrée du caveau leur petit bouquet d'humbles fleurettes cueillies dans le bois, naïf symbole de reconnaissance envers le grand homme que fut Papa Prevost.

Puis, notre toute jeune Geneviève Vidal, dépose à son tour avec fierté une belle gerbe au nom de l'Association. C'est toujour avec beaucoup d'émotion que j'assiste à ce pèlerinage car, si nous n'en comprenons pas exactement le sens lorsque nous sommes enfant, combien les difficultés de la vie à notre sortie prennent leur revanche, pour nous faire comprendre ce que fut la vie de ce grand homme et son œuvre.

Après les quelques mots du Président Marande, M. le Directeur prit à son tour la parole pour nous remercier d'être venus comme les autres années et exorter tous nos jeunes camarades à toujours mieux faire afin de devenir des hommes dignes de celui qui est notre exemple à tous. Pour clore cette cérémonie au caveau, la chorale de M. Roger nous fait entendre deux jolis chœurs, *Apothéose* de Berlioz et *Home sweet home* (maison douce maison) ; chœurs bien choisis comme toujours par notre vénéré maître, et combien de circonstance ! Puis nous revenons vers le réfectoire où nous retrouvons nos petits camarades avalant à grands coups de fourchette le contenu de leur assiette. Une visite dans les locaux en instance de transformation nous fait augurer un O.P. embelli, rajeuni. Puis nous nous retrouvons nous-mêmes autour d'une table bien garnie; cette fois encore Mme Decroix n'a pas ménagé sa peine pour nous gâter. Merci pour tout ce surcroît de travail; notre déjeuner est un peu abrégé vu les circonstances. M. Gravet n'est plus et à 3 heures aura lieu, à son domicile, la levée du corps.

Qui de nous ne se souvient de ce brave homme ! Pour ma part, ce fut la première tête cempuisienne qu'il me fut donné de connaître à mon arrivée à Cempuis. C'était lui qui, à l'époque, faisait office de barbier. Brave M. Gravet, que de larmes avez-vous vu couler... Pour moi, ce fut mon premier grand chagrin de gosse car, à peine avais-je franchi les grilles, que j'étais conduit à son atelier, et avec tout son art me fit ce que nous appelions alors (excuser l'expression) une tête de veau, et c'est nanti de cette magnifique coiffure que j'allais prendre contact avec mes nouveaux camarades. Y avait-il des regards moqueurs pour m'accueillir ? pas même, je ne crois pas, tant l'habitude avait été prise avec les années.

P. V.

REUNION GENERALE
du 8 mai 1948

L'exactitude, dit-on, est la politesse des rois; il semblerait même qu'elle est un privilège dont il ne reste plus trace et les Cempuisiens, démocratiquement peut-être, se gardent d'en user. Le retard d'ailleurs ne nous est pas particulier; c'est un mal regrettable de notre époque dont beaucoup d'entre nous paraissent aisément s'accommoder. Pensez-vous vraiment que la Démocratie souffrirait si notre Président déclarait ouverte avant 21 heures une séance prévue pour 20 h. 30 ?

Mais ce ne fut pas temps perdu pour tout le monde et Toto Lambrecht inscrivait avec ardeur, au fur et à mesure des arrivées, les inscriptions pour la promenade à Cempuis, que la Pentecôte rituellement nous propose. Il eut même le plaisir d'enregistrer une nouvelle adhésion d'un genre que les anciens élèves apprécient tout particulièrement; celle d'une ex-surveillante de l'I. D.G.P., nommée récemment institutrice à Paris, Mlle Saulay. Bienvenue à notre nouvelle sociétaire !

Et l'on passe à l'ordre du jour dans un calme trop relatif. D'abord une courte allocution du Président qui précéda la mise au point des détails du voyage du 16 mai; rendez-vous, horaires, hébergement, repas sont l'objet de communications d'après les instructions du Comité et les recommandations de M. le Directeur. L'orateur rappelle qu'à cette occasion sera inaugurée la plaque commémorative apposée à la mémoire des camarades disparus au cours de la douloureuse période 1939-1945; il souligne le caractère impérieux de ce geste de reconnaissance mais, sans entrer dans le détail des chiffres, il fait savoir que l'amortissement des frais est loin d'être couvert par le montant de la souscription. Il est donc nécessaire et urgent que son appel soit entendu des camarades qui n'assistaient pas à la réunion comme il le fut de l'assistance.

D'ordre moins grave mais également d'importance était la suivante question : Marande demande des suggestions en vue de recueillir des projets de promenades estivales que le Comité aura pour charge de mettre au point. Plusieurs semblent intéressantes et retiennent l'attention; certainement, dans les mois à venir, le bureau de l'Amicale se félicitera des heureuses interventions de plusieurs camarades.

Un camarade interpelle : d'après lui les locations d'articles de plage sont coûteuses et le mauvais état du matériel loué au cours des sorties balnéaires ne permet pas d'en user comme il le désirerait. Le Président répond que la Société possède un ballon, mais il ignore en quelles mains il peut actuellement se trouver. Avis à l'amateur !...

Contrairement à ce que l'animation de la salle pouvait laisser croire les questions diverses ne soulèvent pas de problèmes. Il semble que les conversations particulières aient hâte de reprendre un cours que d'aucuns ont vraiment du mal à interrompre, ne fut-ce que quelques instants. Il est vrai que la présence du grand voyageur André Deschamps qui, à peine de retour à Paris, après un long séjour aux Colonies, envisage déjà un prochain départ; celle de Renée Célerin que nous ne voyions plus à nos réunions depuis de nombreuses années, bien que sa

générosité se soit à nouveau manifestée lors de la loterie du 20 mars, celles de Geneviève Chiquet, de Léon Daniel, revenants qui promettent d'être plus souvent des nôtres et des camarades sortis ces dernières années conviaient particulièrement aux effusions cempuisiennes qui, faut-il le souligner, sont souvent exubérantes, expansives, chaleureuses et... bruyantes.

Aussi les impatients applaudissent le Président déclarant lever la séance... mais une fois de plus on réclame le silence pour une importante communication. Afin d'écourter l'ordre du jour, il n'était pas prévu de compte rendu financier, cependant, *in extremis*, Marande tient à faire connaître l'excédent des recettes créditant notre Caisse de Secours à l'issue de la fête du 20 mars. Résultat fort appréciable qui donne à tous satisfaction.

En définitive, une belle réunion de plus à l'actif de la Société : cordiale comme il se doit, animée... trop peut-être, mais sympatique à tous points de vue.

Enfin, avant de se quitter, presque tout le monde se promet d'être à l'I.D.G.P. pour la Pentecôte et souhaite y retrouver son voisin. Lentement, la salle se vide. De petits groupes se répandent dans les métros, les cafés ou les rues d'alentour pour y conter, une fois de plus, les histoires de toujours qui ont pour cadre quelques bâtiments de briques rouges, les arbres d'un bois ou d'un parc sis dans un village picard qui fut tout notre univers pendant nos années d'enfance et que notre cœur ne peut oublier.

René CHAUSSARD.

REUNION DU COMITE
15 avril

Etaient présents : Barbier, Delpeux, Dugué, Mme Géniole, Lambrecht, Marande, Henriette Tacnet, Paulette Vidal, Young.

Excusés : Madeleine Matras, Reisser.

Absents : Chabrier, Chaussard, Paris, Robette, Vigneron.

La délégation des anciens élèves qui se rendra à Cempuis à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Gabriel Prévost est constituée. La cérémonie traditionnelle aura lieu le samedi 24 avril.

Une assemblée générale est prévue pour le samedi 8 mai à 20 h. 30. Elle permettra aux sociétaires et leurs amis, désireux de passer les fêtes de la Pentecôte à l'Institution, de donner leurs adhésions. Tous les sociétaires recevront en temps utile, une circulaire qui leur donnera, en détail, les renseignements relatifs à son organisation.

Pour finir, notre trésorier nous fait un compte rendu financier du premier trimestre 1948. J.-J. BARBIER.

ECHOS ET NOUVELLES

Notre camarade Palabot, un très ancien Cempuisien, nous fait, de sa retraite provinciale, très souvent parvenir de ses nouvelles.

Dans sa dernière lettre il nous fait part d'une visite qui lui a fait un réel plaisir. Un monsieur qu'il ne connaissait pas — qu'il ne reconnaissait pas — car, après quelques minutes d'entretien, il apprenait que ce visiteur était un nommé Charles Vierpont et qu'ayant été élève à l'O.P., en avait été son *petit-fils* vers 1884-1885. Que depuis cette époque — 63 ans — ils ne s'étaient pas rencontrés. Je ne pense pas utile de vous dire sur quel sujet se déroula la conversation pendant les deux jours que notre ami garda son *petit-fils* chez lui. Mais que penser de cette rencontre de deux camarades d'enfance après une si longue période...

⁂

Notre camarade Odette Guillemet serait très reconnaissante à qui pourrait lui vendre un lit d'enfant. Faire offre à Mme Vidal, 2, rue des Petits-Carreaux (2e).

⁂

La promotion sortante de cette année est très importante, 22 sortants. Certains, parmi ceux ci, comptent sur la solidarité de leurs aînés pour trouver du travail. En l'absence d'assistante sociale nous alertons ceux qui peuvent nous aider à procurer des places de mécaniciens, menuisiers, couturières, repasseuses, employés et employées de bureau de le faire savoir à Marande, 68, rue Championnet (18e) qui fera le nécessaire auprès des intéressés. Inutile de vous dire que l'urgence est de rigueur en pareil cas.

Naissances

Notre camarade Jean Filard et sa dame nous font part de la naissance, le 5 mars, d'une petite fille, Sylviane. Nos compliments aux parents et bonne santé à la maman et au bébé.

⁂

Louis Haas et sa charmante épouse nous font part de la naissance, le 1er mai, de leur fils Daniel. Nous renouvelons nos compliments à nos jeunes amis et bonne santé à la maman et à Daniel.

Mariage

Nous vous faisons part du mariage entre nos deux camarades Sylvianne Lelièvre et André Magnanou, qui eut lieu le 1er mai.

Selon la coutume, nous présentons tous nos vœux de bonheur à nos deux jeunes camarades.

Nécrologie

Nous avons appris avec douleur le décès de M. Clérard, survenu le 6 mai dernier, dans sa 74e année.

M. Clérard était connu de beaucoup de Cempuisiens qui l'avait apprécié lorsque nous nous réunissions quelquefois dans son restaurant; ainsi que les élèves lorsqu'ils étaient de passage à Paris ou même lorsque notre ami allait à Cempuis.

Nous présentons et renouvelons à Mme Clérard (Rose Couard) nos condoléances les plus émues.

Le gérant : S. YOUNG.

Imp. Montourcy, 4 bis, rue Nobel (18e)